

# TANDEM

Scène nationale Arras Douai

## Regards d'Afrique Focus Rwanda

---

Dossier pédagogique

---

Théâtre

Danse

Musique

# SOMMAIRE

---

## INTRODUCTION

---

TANDEM fait le choix de vous faire découvrir la scène rwandaise  
Quelques éléments de contexte autour du Rwanda p.4-7

---

## GÉNÉRATION 25

---

Présentation d'un spectacle fort et multidisciplinaire  
Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle p.8-15

---

## UMUKO

---

Présentation d'un spectacle en hommage à l'umuko, l'arbre  
gardien des histoires et symbole de vie p.16-21  
Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle

---

## HEWA RANDWA : LETTRE AUX ABSENTS

---

Présentation d'un récit puissant d'une vie marquée par le  
génocide p.22-27  
Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle

---

### RESSOURCES EN LIGNE

Pour aller plus loin et compléter ce dossier pédagogique, rendez-vous sur le site de TANDEM : sur les pages de chaque spectacle, vous trouverez la rubrique "Ressources" dans laquelle nous rassemblons vidéos, archives, articles de presse et documents annexes.

→ [www.tandem-arrasdouai.eu](http://www.tandem-arrasdouai.eu)

# TANDEM fait le choix de vous faire découvrir la scène rwandaise

C'est à l'occasion de la première Triennale de Kigali des arts contemporains, fondée en février 2024 par Dorcy Rugamba et le Rwanda Arts Initiative que Gilbert Langlois, directeur de Tandem scène nationale, découvre et rencontre les artistes programmés et mis à l'honneur cette saison. Cette triennale, réunissant de nombreux artistes issus de différents pays (comme le Sénégal, l'Afrique du Sud, le Congo, le Cameroun, le Kenya entre autres), est une manifestation qui offre un espace d'expression aux grandes voix de la création contemporaine africaine.

Site et article pour en savoir plus au sujet de cette triennale :

→ <https://kigalitriennial.com/>

→ <https://africa-news-agency.com/triennale-de-kigali-2024-celebration-de-lart-contemporain-africain/>



KIGALI TRIENNIAL *Edition #1*  
16 > 25 FEBRUARY 2024

Where arts, knowledge and economy converge

DANCE • THEATER • VISUAL ARTS • FASHION • MUSIC • CINEMA  
DESIGN • LITERATURE • ARCHITECTURE • GASTRONOMY

Ce temps unique a permis la rencontre entre artistes, plasticiens, danseurs, performeurs, cinéastes, directeurs et acteurs de lieux artistiques et culturels de tous horizons, publics du continent et d'ailleurs. L'art s'y déploie dans un ancien campement militaire devenu une université, dans les ateliers et lieux de résidence artistique ou encore au bord du lac Kivu à la frontière de la République Démocratique du Congo. C'est là que Gilbert Langlois, directeur de TANDEM, rencontre l'artiste sénégalais Majnun, à l'affiche deux fois cette saison : pour *Peuple de l'eau*, lecture musicale partagée avec Issa Dammaan Sarr et *Lettre aux absents*, performance où il accompagne Dorcy Rugamba. C'est aussi lors de cette grande célébration artistique qu'ont eu lieu les rencontres avec Hope Azeda, dont le spectacle *Génération 25* est une réponse à une commande pour l'événement, ou encore Dorothee Munyaneza qui présente *Umuko* cette saison.

Ces artistes ont pour point commun d'avoir quitté leurs terres natales pour porter des spectacles rassemblant des danseurs, chanteurs, musiciens, performeurs qui sont autant des voix de la jeunesse africaine d'aujourd'hui, de par leur vitalité et leur détermination. Par l'art et la création, cette génération montre sa détermination à répondre à ce que l'Histoire, notamment rwandaise, peut avoir d'insoutenable.

C'est une grande joie pour TANDEM d'accueillir et de faire découvrir ces créations au public dans le cadre de tournées européennes.

# Quelques éléments de contexte autour du Rwanda

## Le Rwanda aujourd'hui

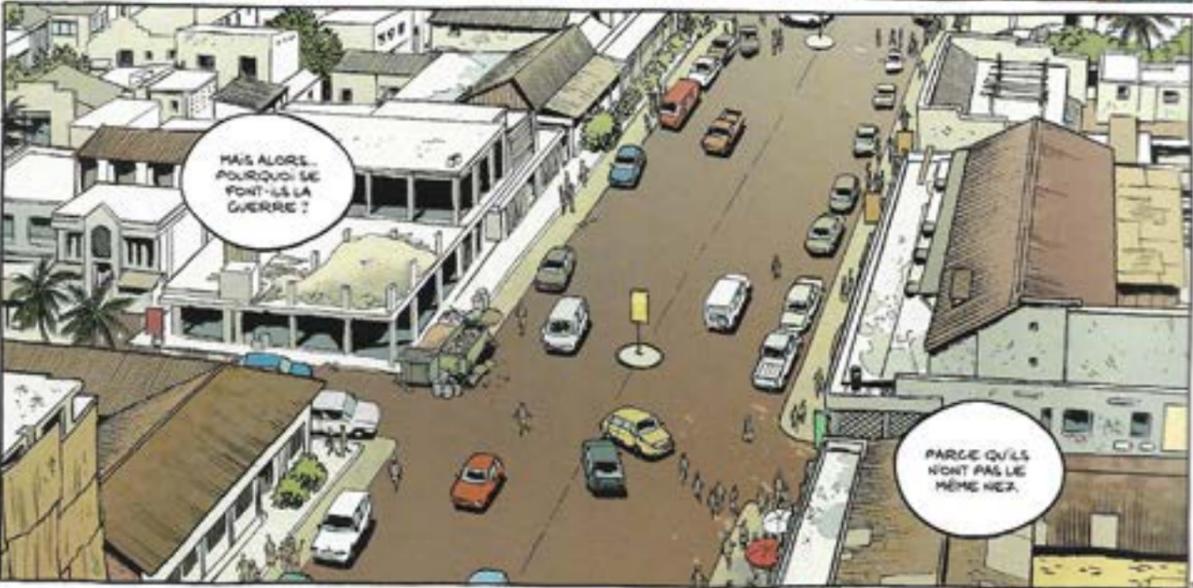
Le Rwanda est un petit pays d'Afrique de l'Est. Il partage des frontières avec, au nord, l'Ouganda, à l'est, la Tanzanie, au sud, le Burundi, et à l'ouest, la République Démocratique du Congo. Le système politique rwandais est une république, avec à sa tête Paul Kagame, depuis 2000. Il y a plus de 13 millions d'habitants au Rwanda qui sont répartis en 3 groupes culturels : les Twa (1%), les Hutus (84%) et les Tutsis (15%). Le pays est souvent nommé « pays des mille collines », car il est enclavé dans les hautes terres de l'Afrique des Grands Lacs et la population y est majoritairement rurale (82%).



## Le génocide des Tutsis au Rwanda

La colonisation du Rwanda participe à la création d'une « culture du ressentiment » chez certains Hutus, car les Tutsis étaient réputés plus proches des colons allemands et belges. Cela crée des tensions alors que les Tutsis et les Hutus partageaient beaucoup de références culturelles.

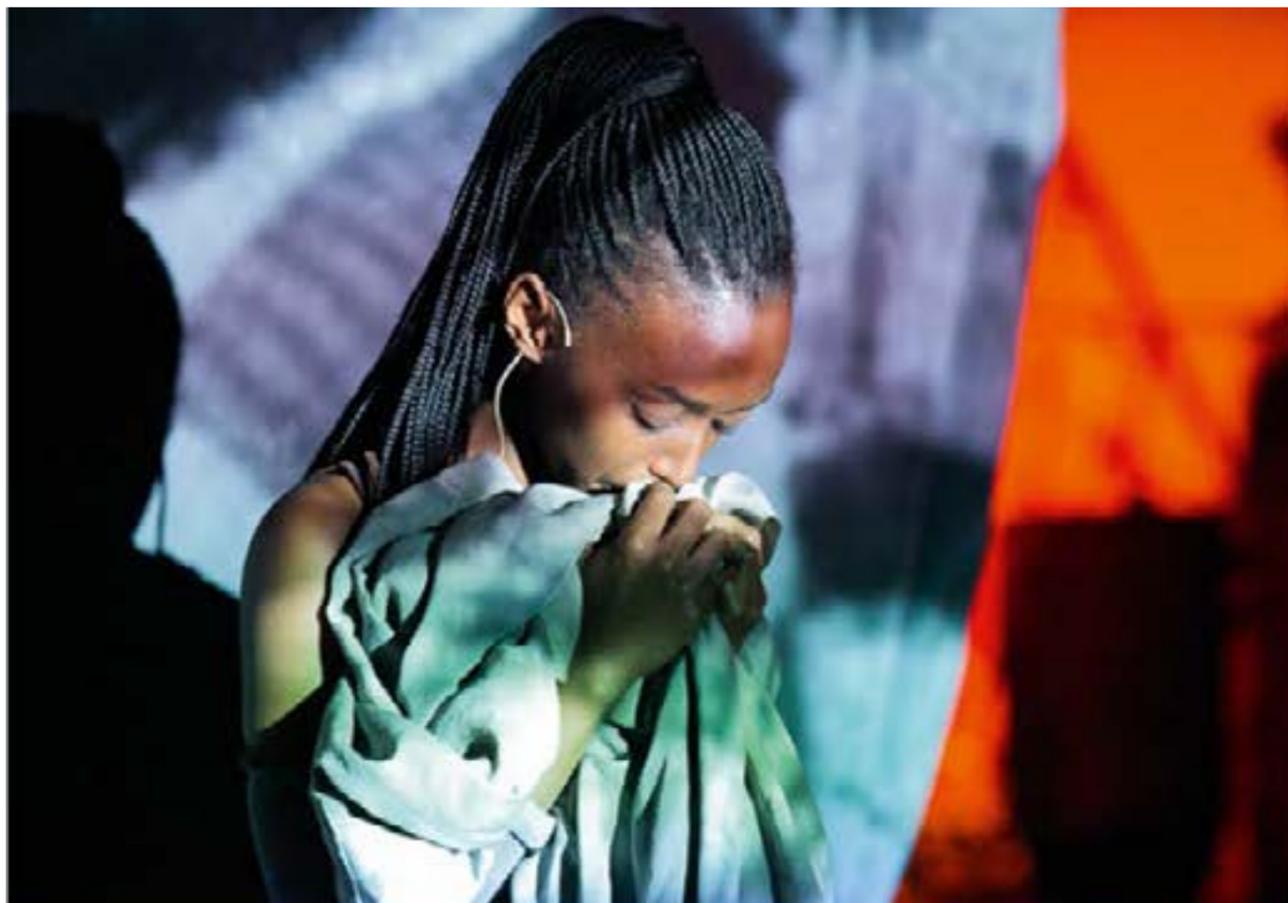
Le 6 avril 1994, le président rwandais meurt dans un crash d'avion et les rebelles tutsis en sont accusés par les extrémistes Hutus, ce qui déclenche le génocide des Tutsis. Il se déroule du 7 avril au 17 juillet 1994. D'une durée de cent jours, ce génocide est le plus rapide de l'histoire. Les extrémistes Hutus exterminent de manière très violente (à coups de machette, brûlés vifs ou mitraillés) les Tutsis. Ces hommes, femmes et enfants ont été assassinés pour la seule raison qu'ils appartiennent à la partie de la population du pays identifiée comme tutsie. Dans la majorité des cas, ces assassinats ont lieu sur les collines, dans les écoles, les églises et les bâtiments administratifs fréquentés auparavant aussi bien par les victimes que par leurs bourreaux. Ces massacres se sont aussi accompagnés d'autres violences comme des viols ou des outrages aux corps des victimes. L'opposition hutue modérée est aussi décimée. Le génocide prend fin en juillet 1994, après la mise en place d'un gouvernement d'union nationale. Selon l'ONU, qu'environ 800 000 Rwandais en majorité Tutsis, ont perdu la vie durant les trois mois du conflit.



Le Rwanda est surnommé le pays aux mille collines.  
© Christophe Migeon



Une fosse commune dans la région de Kigali.  
Rwanda, juillet 1994.  
© CORINNE DUFKA / REUTERS



Danse . Musique

14 – 15 octobre

# GÉNÉRATION 25

Hope Azeda  
Yannick Kamanzi

Rwanda  
Durée estimée : 1h  
Spectacle en anglais  
surtitré en français

Dès 12 ans

Arras - Théâtre  
Salle à l'italienne  
Placement libre zoné

Lundi  
14 octobre  
19:30

Mardi  
15 octobre  
20:30

 Navette au départ de Douai  
à 19:30 le 15 octobre

**Rencontre**  
Avec l'équipe artistique à  
l'issue de la représentation  
le 14 octobre

30 ans après le génocide des Tutsis au Rwanda, une nouvelle génération d'artistes tente, par le chant, la danse, la musique et le théâtre de surmonter les traumatismes du passé pour construire un avenir commun apaisé. Sur scène et dans la société.

« Mashirika » est un mot issu du swahili, noble et fédérateur, qui signifie : mettre en commun les efforts de chacun. Un nom tout trouvé pour cette compagnie née en 1998 au Rwanda sous l'impulsion de la metteuse en scène Hope Azeda, et qui regroupe aujourd'hui une vingtaine d'artistes de toutes origines. Leur première création portait sur la réconciliation. Les questions de mémoire, de transmission et d'éducation, au cœur de tous leurs projets, habitent *Génération 25*. Créée en 2019, 25 ans après le massacre de près d'un million de personnes en trois mois, la pièce est centrée sur ceux nés après le génocide, dans des camps de réfugiés, les orphelins, les enfants d'agresseurs en exil ou ceux nés de viols. *Génération 25* explore les fardeaux et les perspectives de cette nouvelle génération. Par la danse, le théâtre, la musique et le chant, ces jeunes artistes s'expriment ensemble, avec force, dans une pièce grand format et porteuse d'espoir. « Nous ne faisons pas de l'art pour faire de l'art seulement, mais pour rendre la société meilleure et plus humaine... » affirme Hope Azeda. Guérir et construire, tel est leur leitmotiv.

Avec Hirwa Aubaine, Niyonkuru Jihadi, Delah Dube,  
voix Peace Jolis, Lydia Abljuru, percussion Mutangana Molse,  
piano Sergio Rugamba Gasasira, saxophone Kubwimana Israel

25

# Présentation d'un spectacle fort et multidisciplinaire

© Hope Azeda



## Hope Azeda et Yannick Kamanzi

Hope Azeda est née au Ouganda au début des années 1970, de parents qui avaient fui le Rwanda. Mais une partie de sa famille et de ses proches habitaient encore au Rwanda et sont morts pendant le génocide. En 1998, lorsqu'elle retourne au Rwanda, elle y découvre un pays traumatisé. À travers son art, elle veut donc porter un message de paix.

« Nous ne faisons pas de l'art pour faire de l'art seulement, mais pour rendre la société meilleure et plus humaine... » Hope Azeda

Yannick Kamanzi, le second metteur en scène est né après le génocide. Sa famille était au Congo en 1994 mais il a perdu sa grand-mère pendant le génocide. Il se demande comment sa génération, responsable de l'avenir, hérite de cette histoire.

## Un génocide comme lourd héritage

Les artistes de ce spectacle, âgés de 17 à 27 ans, font partie de la génération née juste après le génocide au Rwanda. 25 ans après le drame, ils se posent « un milliard de questions : Qu'ont vécu précisément leurs parents ? Comment se construire lorsqu'on est fils ou fille de bourreaux ? Comment revivre ensemble ? ».



© 'The Black Intore' / Courtesy.

Ils sont les enfants des auteurs du génocide, les enfants des survivants, ceux des morts. Certains sont nés du viol et tous forment ce chœur pour donner corps et voix à l'espoir d'un vivre ensemble à venir qui, à défaut de réparer, peut consoler.

## Une réponse par la force du collectif

Ce spectacle aborde la question du génocide et du fardeau qu'a à porter cette nouvelle génération, tout en mêlant danse, musique, chant, mise en voix. Il questionne la place donnée au poids du passé dans cet espace "laboratoire" pour la jeunesse en transformant le plateau en une expérience scénique de par la diversité des genres réunis.

**Il faut ainsi vivre la performance en ayant à l'esprit son ambition fédératrice, sociale et se demander :**

→ Quels regards cette jeunesse porte-t-elle sur les différents acteurs du génocide ? S'agit-il de comprendre, de juger, de rejeter, de ne pas oublier ?

→ Quels récits nous fait-on entendre ? S'agit-il de donner voix aux témoins - victimes

ou bourreaux ? de créer un espace d'expression centré sur le présent et l'avenir ? de ménager un espace entre-deux où un dialogue se noue entre les générations ?

→ Quel espace la performance offre-t-elle au "collectif" par rapport aux récits individuels ? Et en quoi la musique, le mouvement participent-ils de cet équilibre ? Comment le plateau se fait-il caisse de résonance des questionnements et espoirs de la jeunesse ?

→ En quoi le spectacle s'adresse-t-il à tous et non uniquement à la jeunesse rwandaise ? Comment les artistes parviennent-ils à trouver une forme, un langage qui dépasse l'expérience ciblée et singulière des héritiers du génocide ?



Spectacle GÉNÉRATION 25 © Yannick Kamanzi

## La nécessité de forger de nouveaux langages pour la scène

L'observation de quelques visuels ou affiches du spectacle permet de formuler des hypothèses relatives à la présence de signes scéniques aptes à traduire l'espoir collectif, la promesse de lendemains apaisés pour cette jeunesse se construisant sur la mémoire de la catastrophe et sa conjuration.

**On se questionnera ainsi par exemple sur la place accordée :**

→ aux postures similaires, aux mouvements d'un duo semblant se diriger dans la même direction,

→ à la manière dont le fond de scène est investi d'actants semblant être spectateurs, récitants ou accompagnants,

→ au jeu des ombres portées, aux contrastes créés par le choix des tenues et ce que la lumière isole, met en valeur.

→ aux matières, tissus, tenues, coiffures comme signes, traces de la tradition et de la

culture rwandaise.

→ à l'expression d'une forme d'urgence qui semble se dire sans brutalité, dans un élan partagé.

Enfin, l'affiche du spectacle présenté lors du festival de Karachi mérite d'être commentée à plusieurs titres, notamment pour sa dimension symbolique :

→ le choix neutre et sobre du noir et blanc met en valeur l'éclairage frontal des six personnes photographiées, hommes et femmes, regardant tous dans une même direction pointée du doigt par la jeune fille au centre de ce tableau figé.

→ la lumière met en valeur des visages sérieux mais sans gravité, exprimant semble-t-il la curiosité, l'intérêt face à ce qu'ils observent.

→ on est frappé par ce que véhicule cette image chorale : le vivre ensemble, l'union, l'apaisement, la force tranquille d'un collectif qui regarde vers l'avenir.



## Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle

### Écrire le présent au plateau pour libérer la parole

Les spécialistes et artistes de la scène rwandaise s'accordent sur le fait que le lien entre les générations ne saurait se tisser sans une nécessaire et vitale mise en scène des témoignages et récits des personnes ayant vécu le génocide. Rompre le silence est au centre des créations contemporaines au Rwanda et ce pour plusieurs raisons :

→ Car cela répond à la politique de **justice restaurative** du gouvernement de Paul Kagame. On sait qu'entre 2001 et 2012 ont été mis en place les célèbres gacaca. Ces tribunaux populaires, dans lesquels les juges sont élus par la population et les procès se tiennent sur les collines et les lieux des crimes, reprenant les principes de la justice transitionnelle. Il s'agit de refaire société, en faisant éclore la vérité dans un processus judiciaire centré sur le triptyque aveu/pardon/réconciliation. C'est l'objet du documentaire "Mon voisin, mon tueur" d'Anne Aghion (<https://www.dailymotion.com/video/x267zn2>). Il est à noter que les créations de Hope Azeda s'inscrivent dans la continuité du discours gouvernemental toutefois contesté par certains. (Ariane Zaytzeff)



On en trouve de nombreux exemples dans les témoignages, la littérature, encore très récemment dans le dernier roman de Gaël Faye Jacaranda (2024). Dans ce passage, le personnage principal du roman, Milan, dialogue avec Eusébie qui a survécu au génocide :

*"Bien sûr, c'est une justice imparfaite, mais elle a le mérite de libérer la parole et, surtout, de mettre fin à l'impunité qui existait depuis toujours. Cela permettra la réconciliation et le pardon.*

*Tu y crois ?*

*-À la réconciliation et au pardon ? Non... Je suis une survivante. J'ai vu comment ces gens se sont comportés. Mais les procès sont absolument nécessaires pour les générations d'après (...). Grâce à ce que l'on fait aujourd'hui, vous arriverez à cohabiter avec leurs enfants. C'est mon espoir."*

→ Car la question de la **transmission** de cette mémoire est nécessaire et impérative : au théâtre, cette transmission passe par le recours à des récits, des témoignages écrits auxquels l'expérience au plateau donne corps et voix. Il s'agit bien de donner à entendre une parole directe, brute des témoins du génocide, d'en rendre l'authenticité sans médiation.

*« Nous sommes attaqués en plein jour, le 7 juin. Fin de matinée ou début d'après-midi, je ne parviens pas à m'en souvenir. Le temps ne s'écoule pas normalement quand on est longtemps traqués.*

*Ils arrivent, débordant de bruits et de haine. Une horde. D'abord ils débusquent les quatre jeunes gens des caves. Deux sont tués sur le coup, encore éblouis par le soleil de l'extérieur. Deux autres parviennent à s'échapper en courant vers le potager puis en sautant par-dessus le mur qui donne sur la petite forêt dans la vallée. C'est ce qu'on nous dira.*

*Nous entendons les cris. Ce sont les tueurs qui hurlent, pas leurs victimes. La peur nous liquéfie. Les rideaux fermés de la chambre nous gardent ter- rées dans la pénombre. Les bruits venant de dehors sont d'une tranchante acuité. On entend tout. Nous nous agglutinons, maman et moi, assises sur le rebord d'un lit. L'autre femme s'est mise en boule, à terre, les mains sur les oreilles. Nous ne tentons même pas de nous glisser sous les lits comme nous l'avions fait dans la chambre n° 13 lors de la première fouille. »*

Le convoi de Beata Umubyeyi Mairesse (page 116-117)

→ Parce que libérer la parole, c'est **lutter contre l'oubli mais aussi le déni**, le refus d'accepter cette réalité, celle du génocide mais aussi d'autres violences qui ont pu être tuées. Dans le documentaire "Rwanda : le silence des mots", Gaël Faye et Michael Sztanke prennent le parti de faire entendre la parole testimoniale de trois femmes violées non par des génocidaires mais par des soldats français de l'opération Turquoise qui étaient censés les protéger. (<https://www.arte.tv/fr/videos/105291-000-A/rwanda-le-silence-des-mots-2022/>). Dans cette optique, rompre le silence, c'est aussi lutter contre un cadre légal, commémoratif très contraint, qui tend à uniformiser la parole des témoins et ne permet pas la libre expression.





Danse

6 – 7 mars

# UMUKO

CRÉATION 2024

Dorothee Munyaneza  
Compagnie Kadidi

Rwanda  
Durée estimée : 1h10

Douai - Hippodrome  
Salle Mairaux  
PlACEMENT LIBRE

**Judi**  
**6 mars**  
**19:30**

**Vendredi**  
**7 mars**  
**20:30**

**Navette**  
Navette au départ d'Arras  
à 19:30 le 7 mars

**Rencontre**  
Avec l'équipe artistique  
à l'issue de la représentation  
le 6 mars

**Atelier danse**  
À partir de 14 ans  
Mercredi 6 mars  
(voir page 131)

*Umuko*, c'est l'arbre de la terre natale, l'arbre couleur rouge vif qui illumine l'enfance de Dorothee Munyaneza. C'est le gardien des histoires invoquées par la chorégraphe, musicienne et autrice qui partage ici la scène avec cinq jeunes artistes rwandais, dans un nouvel opus créé à Kigali, autour de la mémoire et du futur.

Il est temps d'écouter ceux qui font le Rwanda de demain, déclare Dorothee Munyaneza. Brutalement arrachée à son enfance africaine en 1994, exilée à Londres, puis à Paris, installée à Marseille aujourd'hui, l'artiste chorégraphe, musicienne et autrice nourrit sa création d'allers-retours entre ici et là-bas. Depuis une quinzaine d'années, elle mène des recherches au Rwanda auprès de différentes communautés. Fascinée par la force et la créativité de toute une nouvelle génération d'artistes de Kigali, elle invite cinq d'entre eux à célébrer dans un geste commun « ce qui est préservé, ce qui résiste à l'anéantissement et ce qui vient ». Autant de questions qui, dans sa langue natale, se condensent en trois lettres : *eko*. En kinyarwanda, cela signifie à la fois hier et demain. Rassemblés autour de l'arbre ancestral « gardien des histoires », voilà qu'ils se livrent et relient passé et futur par le chant, la musique, la danse et la poésie. Avec *Umuko*, ils nous transmettent amour, joie et solidarité.

En partenariat avec le Festival Kidanse

Avec Yvette Niyomufasha, Jean Patient Nkubana, Impakantzi, Abdoul Mujambere, Michael Makembe

77

# Présentation d'un spectacle en hommage à l'umuko, l'arbre gardien des histoires et symbole de vie



C'est en 2013 que la musicienne et chorégraphe, Dorothee Munyaneza fonde sa compagnie Kadidi. Dans sa dernière création *Umuko*, elle met au cœur du plateau cinq jeunes artistes rwandais et leur confie d'y rendre sensible l'énergie qui est la leur, celle alliant devoir de mémoire et nécessité de dépassement. Il s'agit ici de faire revivre les éclats et les mémoires de cette jeunesse vulnérable et puissante, insoumise et flamboyante.

« *Umuko*, symbole de vie et de lumière, c'est cet arbre qui illuminait mon enfance. Cet arbre qui ne résonne que dans la langue natale. Cet arbre couleur rouge vif, rouge terre, qui me lie à ce qui commence, à ce qui se perd et se retrouve, à chaque retour, à ce qui continue... » (Dorothee Munyaneza).

## Pour préparer au spectacle

On invite les élèves à observer quelques photographies et à faire le lien entre le titre et les signes de la représentation :

→ Umuko est un arbre de couleur rouge : on constate que la scénographie ne reproduit pas l'arbre de manière réaliste mais renvoie à une ambiance bleutée dans laquelle se meuvent et se rencontrent les danseurs et musiciens qui portent des tenues rouges et noires.

→ On pourra faire réfléchir les élèves aux enjeux du choix d'une grande sobriété du plateau, avec peu d'éléments ou d'installations et où finalement ce sont les corps et les instruments de musique qui sont les seuls acteurs.

→ Le travail sur les lumières peut être commenté : aux effets bleutés s'ajoutent les créations rappelant le théâtre d'ombre en fond de scène, derrière un grand panneau blanc qui semble ouvrir à d'autres possibilités.

→ Un rapprochement pourra être fait avec le dernier roman de Gaël Faye, musicien et auteur bien connu, d'origine rwandaise lui aussi, dont le titre *Jacaranda* (Editions Grasset et Fasquelle, 2024) renvoie à un autre arbre tropical. Les hautes branches de cet arbre sont devenues le refuge de Stella, une jeune rwandaise en quête des secrets de sa famille, notamment de sa mère Eusébie dont les quatre premiers enfants ont été tués sur place, dans leur propre maison. Quelques extraits peuvent être proposés à la lecture.



Stella se confie à Milan, le personnage principal, dans l'arbre où il vient de la rejoindre :

« -J'ai parlé avec ma mère. Elle m'a dit que mon frère et mes sœurs avaient bien été enterrés sous l'arbre. Ici.

Alors, j'ai remarqué les inscriptions sur le tronc. Tout en haut, sur l'écorce, à côté du prénom de Rosalie, ceux de Christelle, Christiane, Christian et Christine.

-Apprendre que j'ai grandi dans la maison où ils ont été tués et où leurs corps sont restés trois mois... Ni ma mère ni Rosalie ne me l'avaient dit. Pourtant, c'est comme si je le ressentais. Je savais que cet arbre et cette maison contenaient un secret. Depuis toujours, je le savais. » (page 240)

Dans les deux cas, l'arbre symbolise une protection, un endroit d'où l'on peut se rapprocher des siens et dont le cycle de vie et les racines renvoient à la mort, la renaissance de soi et des siens et au pays natal.

Stella est hospitalisée depuis quelques jours dans l'hôpital psychiatrique de Ndera où Milan lui rend visite :

« -Ils ont coupé l'arbre ces assassins.

Eusébie m'avait prévenue et j'étais passé le matin pour constater les dégâts. La parcelle était défigurée. À la place de l'arbre, il y avait dorénavant un grand trou

de lumière crue exposant le jardin à la morsure du soleil carnassier. Fini, l'ombre protectrice et la fraîcheur. Le lieu était méconnaissable. Il avait comme disparu.

– Ma mère fait construire une résidence dans le jardin. La location des appartements est censée financer mes foutues études aux États-Unis. Pour ça, elle a demandé aux ouvriers de le couper. Tu t'imagines ? Sans me prévenir. Comme ça. Quand le médecin lui a annoncé que j'avais peut-être craqué à cause de ça, elle a ri : "On n'a jamais vu quelqu'un se faire hospitaliser pour un arbre." (...) J'avais déjà tout perdu, mon frère, mes sœurs, Rosalie. Et maintenant, le paysage de mon enfance... J'ai l'impression d'être au milieu de rien. Dans un désert infini. De n'avoir plus aucun repère auquel me raccrocher. Rien." (page 257)

**Ce qui vit au-delà de nous** : Chaque élève évoque un élément de la nature qu'il estime indispensable à son équilibre et le représentant au mieux, lui, ses proches et/ou son passé. Il le représente (à l'écrit, sous forme de dessin ou autre) et le présente aux autres. Une tenue particulière peut l'aider à se rapprocher de cet élément naturel par la couleur, la matière, la symbolique également. Ainsi, la présentation prendra une forme plus spectaculaire et plus solennelle au sein du groupe. Un élève qui ne souhaite pas particulièrement évoquer son histoire personnelle peut s'appuyer sur un personnage de fiction qu'il connaît, ou le parcours d'une personne de sa connaissance qu'il s'approprie.



## Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle

Les élèves dressent la liste des différentes individualités qui leur sont apparues sur scène et les présentent à leurs camarades aussi bien sur le plan de leur tenue, de leur physique, de leurs manières de se mouvoir ou d'agir au plateau, de leur énergie propre.

Parmi les signes de la représentation les plus remarquables, on questionnera avec ce jeune public :

→ **La place donnée aux instruments de musique** dont les sons emplissent l'espace avant même que les voix ne se fassent entendre. Les particularités sonores de ces instruments traditionnels qui accompagnent les voix mais aussi les mouvements de manière rythmique (autour des chevilles par exemple). La façon dont les moments musicaux sont introduits : sont-ils toujours accompagnés de chants ? De chorégraphies ? En quoi permettent-ils de créer de nouveaux rythmes, des accélérations, ou au contraire de mettre en avant un tableau statique ?

→ **Les subtilités de l'occupation du plateau par les artistes** : les musiciens et danseurs sont-ils présents de concert ? Quels solos et avec quelle intention, quelle énergie ? A quel moment les corps font chœur et selon quelles modalités ? (en duo, à trois, à cinq, avec des chants ou en silence). Les mouvements au plateau sont-ils répétitifs ? Synchronisés ? Les corps se font-ils face, interagissent-ils ? Sont-ils parfois placés en position de spectateurs ? Quels liens dessinent-ils avec le public ?

→ **Le travail sur les couleurs** : le choix des couleurs rouge et noire pour les vêtements qui vient trancher avec la luminosité bleutée, violacée du plateau. La manière dont les puits de lumière viennent singulariser les corps en action ou immobile. La poésie des ombres portées ou visibles derrière le panneau blanc en fond de scène qui vient offrir d'autres corps, d'autres perceptions des corps. Le lien entre ces tableaux colorés et le titre "Umuko", arbre liant passé et avenir dans cette célébration dansée et chantée, rappelle et revivifie les rituels anciens.



Lecture . Performance

20 – 21 mars

# HEWA RWANDA LETTRES AUX ABSENTS

## Dorcy Rugamba

Rwanda  
Durée : 1h

Arras : Théâtre  
Salle des concerts  
Placement libre

**Jeudi**  
20 mars  
19:30

**Vendredi**  
21 mars  
20:30

  
Navette au départ de Douai  
à 19:00 le 21 mars

Écrivain et figure majeure de la scène culturelle rwandaise, Dorcy Rugamba nous offre un récit intime et puissant, dans lequel il rend hommage aux victimes assassinées le premier jour du génocide. Ce texte bouleversant, porté par une écriture et une voix d'une intensité rare, sera accompagné sur scène des arrangements hybrides du guitariste sénégalais Majnun.

En 1994, Dorcy Rugamba a fui le génocide des Tutsis au Rwanda et s'est réfugié en Belgique. Depuis, il construit une œuvre artistique attachée à l'exploration de la violence de masse, de la résilience et des mémoires africaines. Dans *Hewa Rwanda*, Dorcy Rugamba se confie sur sa vie auprès de ses parents, sur le jeune homme qu'il était alors, ainsi que sur son existence après le drame. Tous les ans, il revient à Kigali dans la maison de sa famille disparue : il y a toujours du lierre sur les murs, des callas et des langues de feu sur la terrasse, le palmier et le papayer à l'entrée, le Mont Jali au Nord, le Mont Kigali au Sud. Mais, pendant des années, ce retour a été impossible. Dans cette lecture performée, Dorcy Rugamba s'adresse à son père, à sa mère, à tous les absents. Il dit ce qu'il a vu et appris auprès d'eux, le temps qu'il a fallu, après le génocide, pour accepter l'inacceptable. Il se tient au plus près des absents, il honore leur mémoire et leur vie, il explore le monde d'avant pour dire sa beauté et sa poésie et s'interroge : comment traduire en mots ce qui est désormais hors de portée ?

***Hewa Rwanda. Lettres aux absents de Dorcy Rugamba est publié aux éditions JC Lattès.***

06

Avec Dorcy Rugamba et Majnun

# Présentation d'un récit puissant d'une vie marquée par le génocide

Écrivain et figure majeure de la scène culturelle rwandaise, Dorcy Rugamba nous offre un récit intime et puissant, dans lequel il rend hommage aux victimes assassinées le premier jour du génocide, le 7 avril 1994. Ce texte bouleversant, porté par une écriture et une voix d'une intensité rare, est accompagné sur scène des arrangements hybrides du guitariste sénégalais Majnun, qui avait présenté le spectacle *Peuple de l'eau* en octobre 2024 à TANDEM.

En 1994, Dorcy Rugamba a fui le génocide des Tutsis au Rwanda et s'est réfugié en Belgique. Depuis, il construit une œuvre artistique attachée à l'exploration de la violence de masse, de la résilience et des mémoires africaines. Dans *Hewa Rwanda*, Dorcy Rugamba se confie sur sa vie auprès de ses parents, sur le jeune homme qu'il était alors, ainsi que sur son existence après le drame. Tous les ans, il revient à Kigali dans la maison de sa famille disparue. Mais, pendant des années, ce retour a été impossible. Dans cette lecture performée, Dorcy Rugamba s'adresse à son père, à sa mère, à tous les absents. Il honore leur mémoire et leur vie, il explore le monde d'avant pour dire sa beauté et redonner vie et épaisseur à ses proches noyés dans l'horreur d'un crime de masse, que la langue peine encore à décrire.

## Avant le spectacle

**“L'air du Rwanda”** : ces mots sont la traduction de l'expression “Hewa Rwanda” qui peut être soumise à l'interprétation des élèves avant d'assister à la performance. Que peut signifier cette expression ? Au sens propre, au sens figuré ? Est-elle chargée d'un sens plutôt positif ou négatif ? A-t-elle la même signification pour une personne rwandaise ou pour un étranger ?

On mettra en avant auprès des élèves le fait que l'origine du spectacle est le texte écrit par Dorcy Rugamba et publié en 2024, soit 30 ans après l'assassinat de sa famille par des militaires de la garde présidentielle.

Compléter l'analyse de l'expression “Hewa Rwanda” par son complément “Lettres aux absents” peut éclairer le projet de l'auteur : s'adresser directement à ses proches disparus sous une forme certes confidentielle mais portée par la nécessité de transmettre, de commémorer, de lutter contre l'oubli. La photographie qui illustre la première de couverture mérite l'attention : elle renvoie à ce passé d'avant le génocide, celui d'une famille nombreuse, unie, dont l'enfance, la jeunesse et l'innocence sont le cœur. Elle rend leurs visages aux “absents” de l'auteur, chose précieuse lorsque l'on sait que les bourreaux ont très souvent détruit les photographies, les souvenirs de leurs victimes afin qu'il n'en reste rien...

Pour lancer la réflexion sur les contenus de ces “lettres aux disparus”, on peut faire lire aux élèves de courtes critiques du livre parues dans la presse au moment de sa publication : les élèves choisissent les mots clés qui leur semblent les plus signifiants et échangent sur leurs attentes par rapport au spectacle.

« Dorcy Rugamba dresse dans ce récit admirable, sobrement métaphysique, un tombeau aux siens » Télérama

« Un livre incontournable, trente ans après le génocide des Tutsis. Ce livre fera date. Écrire après. Écrire comment ? Sur scène et dans ce récit, le survivant a réussi, comme il l'ambitionnait, à bâtir une conscience commune. » Le Point

« Un texte bouleversant. Si cet engagement pour écrire la mémoire d'une tragédie est collectif, le texte tire sa force parce qu'il est intensément personnel, intime. » Le Figaro littéraire

« Le texte d'une vie (...) Un essai de survie nourri de poésie et de méditations. » Le Monde des livres

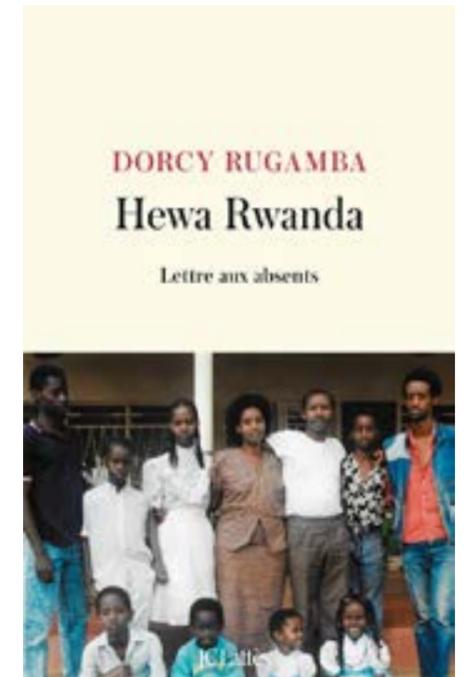
« Dans ce magnifique texte où les morts sont si vivants, l'auteur propose une méditation splendide sur la perte brutale des aimés, sur la manière dont ils continuent à vivre en nous » La Croix

En complément peut être donné à lire cet article du journal “Le Monde” : [https://www.lemonde.fr/livres/article/2024/04/03/hewa-rwanda-lettre-aux-absents-de-dorcy-rugamba-au-dela-de-la-memoire-des-siens\\_6225815\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2024/04/03/hewa-rwanda-lettre-aux-absents-de-dorcy-rugamba-au-dela-de-la-memoire-des-siens_6225815_3260.html)

## Autres activités possibles

Un exercice autobiographique peut être proposé au groupe d'élèves, en amont du spectacle, dans un esprit de partage. Une photo d'un proche est apportée, cette personne n'étant pas présente ni connue des autres donne lieu à une présentation, un hommage sous forme de petit discours présenté par chacun. Ce peut être un membre de la famille ou un ami, un proche. Il n'y a pas besoin de travailler sur les disparus, on peut aussi travailler sur ceux qui sont présents pour nous chaque jour ou ceux qui sont éloignés.

On peut travailler aussi sur l'idée du don. On crée une petite cérémonie du don où chacun offre à une personne de son choix dans la classe quelque chose et explique son choix de cadeau et de personne. Il faut veiller à ce que chacun reçoive un cadeau. Cela peut se faire aussi avec des personnes extérieures à la classe et le moment où le don a lieu peut être rapporté ensuite au groupe puis mis à l'écrit et pourquoi pas mis en voix.



# Pistes pédagogiques de réflexion après le spectacle

## → Écriture

Les élèves peuvent à leur tour, à la manière des journaux, formuler en une phrase un commentaire sur le spectacle. Le choix de la "formule" et sa contrainte de brièveté permettra aux autres élèves de réagir et d'encourager les échanges. On invitera les élèves à évoquer le travail d'accompagnement de Majnun.

Si l'on souhaite lancer un travail d'écriture plus nourri et personnel, on pourra proposer au groupe - seul ou à plusieurs - d'écrire une lettre à Dorcy Rugamba et/ou au musicien Majnun. Un écrit adressé directement à l'artiste peut en effet favoriser l'expression de sa sensibilité, de son émotion après une performance évoquant un sujet si douloureux.

## → A partir d'une image

On peut partir d'une photographie de la performance pour revenir sur les moments considérés comme les plus forts ou sensibles. Là encore, l'emploi de la première personne peut être précieux : il s'agirait pour les élèves de réécrire, reformuler avec leurs propres mots les paroles de Dorcy. On pourrait ainsi restituer une partie de l'histoire de la famille de l'artiste en commençant son récit par des formules comme "Je me souviens de..." ou "Je n'oublierai jamais..." ou "J'aimerais oublier..."

## → Dire l'indicible : l'impossible témoignage

Au cœur de toute tentative testimoniale des rescapés, la question de notre capacité à traduire avec nos mots une réalité insoutenable traverse le texte de Dorcy Rugamba et rappelle les constatations de Primo Levi dans *Si c'est un homme* (1947). Il affirmait que notre langue pouvait difficilement rendre compte de la réalité de l'expérience extrême qu'est la survie dans un camp de concentration. Une lecture croisée de plusieurs passages peut être proposée aux élèves :

*« Nous disons "faim", nous disons "fatigue", "peur" et "douleur", nous disons "hiver", et en disant cela nous disons autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine. Si les Lager avaient duré plus longtemps, ils auraient donné lieu le jour à un langage d'une âpreté nouvelle ; celui qui nous manque pour expliquer ce que c'est que peiner tout le jour dans le vent, à une température au-dessous de zéro, avec, pour tous vêtements, une chemise, des caleçons, une veste et un pantalon de toile, et dans le corps de la faiblesse et la faim, et la conscience de la fin qui est proche. »* (Primo Levi)

*« Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. En un instant, dans une intuition quasi prophétique, la réalité nous apparaît : nous avons touché le fond. Il est impossible d'aller plus bas il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste. »* (Primo Levi)



En plus de découvrir que la langue que nous connaissons et pratiquons est insuffisante, peu signifiante, l'écrivain-témoin prend conscience du caractère dangereux de l'exhibition de cette violence inouïe, qui en devient presque fascinante.

*« Avons-nous le pouvoir de décrire simplement un crime qui vide une ville en toute sérénité ? Ya-t-il des mots aussi certains qu'une balle à bout portant en pleine tempe ? Où trouverais-je des mots fermes pour décrire sèchement la tête ouverte d'un adolescent et sa cervelle mise à nu ? Voyez, ces mots ne veulent rien dire en eux-mêmes, ils peuvent même être dangereux, ils sollicitent l'horreur et la sensation pour convaincre comme si plus propre le crime fût moins grave. »*

Alors même que le survivant se saisit de l'écriture pour rendre aux disparus une identité que le crime de masse tend à noyer dans l'innombrable, il est forcé d'admettre que les mots traduisent aussi une idéologie. Ils sont liés à une représentation du monde qui précède toujours le passage à l'acte violent et que ce sont aussi ces mots-là qui perpétuent, dangereusement ces modes de pensée, y compris dans l'entreprise de témoignage.

*« J'écrivais pour reconstituer un monde, le mien, en pesant chaque mot pour ressusciter les absents afin d'empêcher le crime de les réduire à des données numériques dans ce big data qu'est devenu le récit du monde. Cela me parut hors de portée, comme s'il fallait créer une langue nouvelle qui isole le crime et ses concepts, sans quoi celui-ci prospère, même quand on croit le dénoncer, parce qu'un crime idéologique, avant d'en venir aux coups, est d'abord une langue, un mythe, un récit, une vision des hommes et du monde. »*

Ces réflexions sur la langue et l'incapacité à communiquer peuvent être abordées avant la représentation (on peut tout simplement demander aux élèves d'être attentifs aux moments où l'artiste l'évoque).

Après le spectacle, il sera intéressant de pointer ces passages révélateurs des effets de la violence et du traumatisme sur la langue de ceux qui ont survécu. Selon Dorcy, la langue rwandaise s'est comme figée dans le temps, l'obsession pour la vengeance, après le génocide, a entraîné l'usage nouveau d'un "lexique de la haine", d'une "grammaire de la discorde".

On se questionnera sur la présence et les effets de l'accompagnement musical de Majnun qui produit poétiquement une forme d'expression parallèle, infléchissant nécessairement la réception du texte prononcé par Dorcy.

# TANDEM

Scène nationale

**Simon Bastien**  
chargé des relations  
avec les publics, enseignement (59)

sbastien@tandem.email  
07 48 83 49 36  
09 71 00 56 64

**Marianne Duhamel**  
chargée des relations  
avec les publics, enseignement (62)

mduhamel@tandem.email  
07 56 05 93 92  
09 71 00 56 61

## **Douai Hippodrome**

Place du Barlet  
59500 Douai

## **Arras Théâtre**

Place du Théâtre  
62000 Arras

### **RÉALISATION DU DOSSIER PÉDAGOGIQUE**

Pistes pédagogiques réalisées par les professeures missionnées **Isabelle Hamerel-Stelmazyk** et **Alexandra Pulliat**.

Documentation **Mathilde Garancher, Simon Bastien et Marianne Duhamel**.

Mise en page **Élise Maya Delguste**.

09 71 00 5678

[www.tandem-arrasdouai.eu](http://www.tandem-arrasdouai.eu)